8 11

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1928

THÈSE

N° 156

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

René, Jean DENICHOU

Né le 12 juin 1904 à Mézières-sur-Issoire (Haute-Vienne)

UN MÉDECIN DU GRAND SIÈCLE

L'ABBÉ BOURDELOT

Président : M. MENÉTRIER, *Professeur*

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE 2,

—

1928

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1928

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

René, Jean DENICHOU

Né le 12 juin 1904 à Mézières-sur-Issoire (Haute-Vienne)

UN MÉDECIN DU GRAND SIÈCLE

L'ABBÉ BOURDELOT

Président : M. MÉNÉTRIER, *Professeur*

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE 2,

1928

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECENE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	N...
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène	Léon BERNARD.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TESSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET.
	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Professeur sans chaire	BRANCA.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	
ABRAMI . . .	Pathologie médicale.
AUBERTIN . .	Pathologie médicale.
BASSET . . .	Pathologie chirurgicale.
BAUDOUIN . .	Pathologie médicale.
BINET	Physiologie.
BLANCHETIÈRE . . .	Chimie biologique.
BROCQ	Pathologie chirurgicale.
BRULÉ	Pathologie médicale.
CADENAT . .	Pathologie chirurgicale.
CHABROL . .	Pathologie médicale.
CHAMPY . . .	Histologie.
CHIRAY . . } CLERC . . . }	Pathologie médicale.
DEBRÉ	Hygiène.
I. de JONG . .	Anatomie pathologique.
DOGNON . . .	Physique.
DONZELOT . .	Pathologie médicale.
DUVOIR . . .	Médecine légale.
ECALLE . . .	Obstétrique.
FIESSINGER .	Pathologie médicale.
GARNIER. . .	Pathologie expérimentle.
GATELLIER .	Pathologie chirurgicale.
HARVIER. . .	Pathologie médicale.
HEITZ-BOYER	Urologie.

MM	
HOVELACQUE	Anatomie.
HUTINEL. . .	Pathologie médicale.
JOYEUX . . .	Parasitologie.
LABBÉ(Henri).	Chimie biologique.
LARDENNOIS.	Pathologie chirurgicale.
LEMAITRE. .	Oto-rhino-laryngologie
LEVY-SOLAL.	Obstétrique.
LHERMITTE .	Pathologie mentale.
LIAN.	Pathologie médicale.
MATHIEU . .	Pathologie chirurgicale.
METZGER. . .	Obstétrique.
MONDOR . . .	Pathologie chirurgicale
MOURE	Pathologie chirurgicale
MULON	Histologie.
PHILIBERT. .	Bactériologie
QUENU	Pathologie chirurgicale
RICHET Fils .	Physiologie.
SÉZARY. . . .	Dermatologie et syphiligraphie.
VALLERY-RADOT (Pasteur)	Pathologie médicale.
VAUDESCAL .	Obstétrique.
VELTER . . .	Ophtalmologie.
VERNE	Histologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.	
GOUGEROT. .	Pathologie médicale.
GUÉNIOT. . .	Obstétrique.

MM.	
RETTERER. .	Histologie.
TANON	Pathologie médicale.

IV.— AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.	
ALGLAVE AUVRAY CHEVASSU	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE	Clinique médicale.
LE LORIER	Clinique obstétricale.
LEREBOULLET	Clinique médicale infantile.
LÉRI	Clinique médicale.
MOCQUOT PROUST SCHWARTZ	Clinique chirurgicale.
VILLARET	Clinique médicale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	Stomatologie.
CHAILLEY-BERT	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

Dont la vie honnête et laborieuse sera toujours pour moi le meilleur exemple.

A Monsieur le Professeur MÉNÉTRIER

Membre de l'Académie de Médecine

Qui a bien voulu nous faire l'honneur
de présider cette thèse.

A MES MAITRES
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX DE PARIS

A MES MAITRES DE L'HOPITAL DE ST-GERMAIN

A MES COLLÈGUES ET AMIS DE L'HOPITAL
DE ST-GERMAIN

A MES AMIS

N. de Largillier Pinxit
S. Thomassin Sculp. Regius

AVANT-PROPOS

Nous tenons, au début de ce travail, à remercier le docteur Lévy-Valensi, médecin des Hôpitaux, qui nous a donné l'idée de cette thèse et nous en a fourni les sources principales.

Que M. Macon, le savant conservateur du musée Condé trouve ici, également, l'expression de notre gratitude. Son extrême obligeance nous a beaucoup facilité nos recherches sur la correspondance de M. Bourdelot et du grand Condé.

Enfin, le docteur Hahn, bibliothécaire de la Faculté, ne sera pas étonné de trouver ici le témoignage de notre reconnaissance. Dans nos recherches à la Faculté, il nous guida habilement et sut gagner toute notre sympathie.

INTRODUCTION

Si nous avons songé à consacrer une thèse à l'abbé Bourdelot, le médecin du grand Condé, c'est que malgré le grand nombre d'ouvrages où il est mentionné, malgré, même, l'intéressante étude de MM. Lemoine et Lichtenberger, jamais encore on avait envisagé M. Bourdelot sous l'angle qui nous intéresse.

Pour nous, l'abbé Bourdelot sera surtout un médecin du XVII^e^ siècle ; s'il ne fut ni un grand savant, ni même un médecin éminent, du moins il connut de son vivant une immense notoriété.

CHAPITRE I

—

LA VIE AVENTUREUSE DE M. BOURDELOT

Pierre Michon, qui sera plus connu sous le nom de Bourdelot, naquit à Sens le 1er février 1610. Il était le fils d'un chirurgien très réputé et, de plus, fort en faveur dans la maison des Condé. Un de ses oncles était médecin du roi ; un autre, Jean Bourdelot, était un humaniste distingué.

Après avoir été compagnon d'apothicaire, puis de chirurgien, le jeune Bourdelot vint ensuite faire ses études médicales à Paris (1).

En 1634, nommé médecin du comte de Noailles, il

(1) Bourdelot fut un étudiant très régulier. Il passa en 1639 et en 1640 ses thèses de baccalauréat sur des sujets variés ; *Est-ne partium tipus* ἠθοωόιος ? concluant par la négative ; — *An in curatione luis venereæ balneum* ? — *An calculus in rene aut vesica aliquo liquore solvi potest* ?

En 1642, il passa sa thèse *pro vesperis* sur le sujet :

An Medicus { Ευρυτμος ? / Μονοπραγμος ?

Puis enfin sa thèse de doctorat le 12 mai 1642, sous la présidence de Hugo Charles sur le sujet *An lac Hecticis* ? — Il dut répondre à Nicolas Heliot sur un sujet voisin : *An lac hydropicus* ? (*Questionum medicarum* 1639 à 1642. Commentaires des Doyens, 1639 à 1642).

partit le rejoindre à Rome. Avec lui, quatre ans plus tard, il revint en France.

Présenté au prince de Condé, il fut agréé, par suite du grand âge de Guénaut, le premier médecin du prince.

Dans son nouvel office, il ne tarda pas à faire apprécier ses mérites ; il eut le bonheur en 1641, de guérir le duc d'Enghien, le futur vainqueur de Rocroi, d'une fièvre bizarre « qui affectait le moral autant que le physique » et devant laquelle les autres médecins étaient restés impuissants.

Pendant six semaines on fut inquiet. Mais le malade entra en convalescence, dormant tranquillement, « s'éveillant avec gaieté et couleur agréable répandue par tout le visage ».

Dès qu'on lui permit de manger, il fit montre « d'un appétit dénaturé qui, outre le vide des parties, est entretenu par quelque dégorgement de rate ».

M. Bourdelot disciplina cet appétit, et « à force de tisanes laxatives et autres remèdes propres à débrouiller la rate », il triompha des « derniers restes de maladie ».

Son malade comme par miracle, rentra entièrement dans son naturel, demanda compagnie, et oublia « les rêveries qu'il avait eues pendant sa maladie ».

A cette époque, il entra en relation avec des savants de tout ordre, et c'est là qu'il convient de voir l'origine de l'Académie de M. Bourdelot, une des plus célèbres entreprises de sa vie.

En 1646, le prince meurt, et le grand Condé, qui avait

un fils de trois ans, chargea M. Bourdelot de veiller sur la santé et l'éducation de l'enfant.

Le médecin se tira de son rôle tout à son honneur. L'éducateur fut intelligent et averti. Il tenait à un élève bien portant plutôt qu'à un enfant prodige ; et cependant, le jeune prince, lorsqu'il fut plus âgé, étudia l'histoire et l'allemand, en plus des lettres latines qui formaient selon la coutume du temps, le fond de son éducation.

M. Bourdelot s'écartait des pédagogues de son temps par beaucoup d'autres points ; il ne s'attachait pas au détail : « Je ne prends pas garde aux petites fautes qui se font par oubli, écrivait-il au grand Condé, quand l'esprit est occupé de quelque idée grande ».

La rupture des princes et de Mazarin, puis l'emprisonnement des Condé, changèrent la fortune de M. Bourdelot.

Le 21 octobre 1651 on pouvait lire dans la *Gazette de France* :

« Le 19 du courant, le sieur Bourdelot, docteur en médecine de la Faculté de Paris est parti pour servir la reine de Suède en la charge de son premier médecin dont cette judicieuse personne l'a voulu honorer, en faveur de l'estime qu'elle fait des personnes de lettres et notamment de la réputation que le sieur Bourdelot s'est acquise dans sa profession pendant quinze ou vingt années qu'il l'a exercée auprès des princes et des plus grands seigneurs de France et d'Italie. »

C'est au célèbre Saumaize que M. Bourdelot devait cette bonne fortune.

À la cour de Suède, M. Bourdelot débuta par un coup de maître.

Victime d'une santé médiocre, d'un mauvais régime de vie et d'un surmenage désordonné, la reine souffrait « d'un ébranlement général des nerfs et d'une fièvre lente qui s'exaspérait par accès ». La Faculté de Stockholm la soignait à la suédoise : on la bourrait de mets échauffants et on lui administrait quotidiennement « un demi-verre d'eau-de-vie avec du poivre bien pilé au fond ».

« M. Bourdelot, dit un témoin oculaire, ayant examiné tout cela, se mit à traiter la reine tout différemment : il lui ordonna des bouillons avec des poulets et du veau, la faisait baigner tous les jours et la rafraîchissait toujours. Les médecins de la cour et les grands crurent la reine morte, lui voyant prendre de tels remèdes ; mais on vit, dans un mois, un si grand changement dans sa santé qu'on en fut surpris. La fièvre la quitta, elle recouvra l'appétit et se porta aussi bien qu'elle l'eût jamais fait ».

M. Bourdelot prit un ascendant considérable sur la reine Christine, qu'il détourna de l'étude, beaucoup plus pour éloigner d'elle les savants dont elle formait sa cour habituelle, que pour ménager la santé royale qui, au demeurant, ne donnait aucune inquiétude sérieuse.

Enfin, pratiquant bien plus l'art du courtisan que celui du médecin, il devint rapidement le favori de la reine qui estimait lui devoir la vie. On alla même jusqu'à dire qu'il était auprès d'elle pour lui donner « des moyens de prévenir les effets de sa lascivité ».

L'abus, qu'il fit, de l'influence dont il jouissait auprès

de la souveraine fit éclater dans la cour, parmi tous ceux qu'il avait évincés, une haine implacable. On l'accusa d'avoir tué les sénateurs qu'il soignait. Sa réputation d'athéisme inquiétait la foi protestante ; on prêcha en chaire contre lui.

En 1653, chargé d'une mission politique, M. Bourdelot revint en France. Quelques essais diplomatiques malheureux le firent choir en disgrâce. Mais comme il était particulièrement bien informé sur toutes les intrigues de la cour de Suède, pour éviter son bavardage, on lui octroya l'abbaye de Massay.

A l'automne 1654, la reine Christine abdiquait officiellement. M. Bourdelot ne pouvait plus être indiscret ; on l'oublia.

Toutefois il mena grand train, voulut éblouir, et, dès 1655, à peine en possession de son abbaye, il dut la mettre en coupe réglée pour subvenir à ses fastueuses dépenses.

Des procès continuels avec ses moines altéraient sa belle santé au point qu'en 1658, Guy Patin, sans pitié pour lui, le déclarait « décharné, tout atrabilaire et fondu » et prévoyait : « Il doit craindre l'hiver prochain ».

Cependant l'année 1659 fut favorable à M. Bourdelot. Le prince de Condé était rentré en grâce. Précocement vieilli, il se rappela les réelles qualités de son ancien médecin, et ainsi, au seuil de la cinquantaine, un avenir paisible et brillant s'ouvrit à nouveau devant l'ancien médecin de la reine Christine.

Et c'est maintenant, enfin, que nous allons faire réellement connaissance avec M. Bourdelot, médecin.

Désormais, s'il dépensa son activité dans tous les domaines, s'il fut à la fois médecin, encyclopédiste avant l'heure et poëte, il fut surtout médecin.

Cette période de sa vie nous est parfaitement connue, surtout par l'abondante correspondance qu'il échangea avec le prince de Condé, et qui est conservée aux archives de Chantilly.

Ces lettres ont été notre principale source.

CHAPITRE II

—

M. BOURDELOT, MÉDECIN DU GRAND CONDÉ. LES IDÉES DE M. BOURDELOT SUR LA GOUTTE

L'année même du retour de M. Bourdelot au service des Condé fut marquée par le premier accès de goutte du prince.

C'était un patient idéal, dont le stoïcisme arrachait des cris d'admiration aux témoins de ses souffrances, et qui s'analysait à merveille ;

Entre lui et M. Bourdelot naquit une sympathie d'autant plus vive que le médecin était aussi goutteux que son malade. M. Bourdelot avait de la goutte une théorie personnelle : « Il faut qu'il s'engendre une humeur aux goutteux, particulière, indépendante des humeurs qui nourrissent les parties, laquelle humeur en veut aux jointures ; cette humeur se recueille quand il y a plénitude comme quand un étang est trop plein, il fait des renards ou trous dans la chaussée ou quand

les froids viennent et ferment les pores par lesquels cette humeur s'évaporait peu à peu ».

Ceci est vrai pour les gens gras.

« Aux corps secs, ce n'est pas de même, car c'est par abondance de saumure qu'ils ont la goutte, et cette saumure s'irrite par les purgatifs ».

Le 13 février 1683 il écrivait au Grand Condé :

« Ma goutte a duré un peu plus que je ne pensais, mais j'ai fait de belles observations avec des preuves convaincantes.

Depuis que j'ai eu la goutte, je n'ai pas eu de goutte crampe, et j'en avais toutes les nuits depuis quatre mois.

Ce qui montre qu'il y a une matière croupissante dans les parties, vraie matière de goutte, laquelle me donnait la crampe quand elle se conduisait par le froid et laquelle s'est réveillée par le fumet d'un ragoût ou liqueur qui est entrée dans un corps échauffé par veille et lassitude ».

Lorsque le siège de la goutte changeait, M. Bourdelot l'expliquait avec facilité au Grand Condé.

« Il ne faut pas dire que lorsque les genoux sont attaqués, c'est un signe que la goutte devient intraitable.

« Elle a passé aux genoux parce que les veinules des pied se sont vidées par la longue atteinte du mal. Enfin vos attaques, ajoute-t-il, sont précédées de douleurs qui montrent quelque pétillement d'une sérosité qui se détache et non l'attraction de la masse de sang laquelle nous faisait de longues douleurs accompagnées de fièvre et autres symptômes fâcheux ».

M. Bourdelot s'expliquait aussi bien sur les séquelles des attaques de goutte.

« Quant à la faiblesse qui demeure à la partie, c'est, dit-il, un terme populaire qui a besoin d'être expliqué. Il est vrai qu'un homme qui marchait ne peut plus marcher, mais on ne dira pas à un homme qui a une semelle de plomb de 300 livres qu'il est faible, bien qu'il ne puisse pas marcher. Ceux qui sont pléthoriques ne doivent pas s'appeller faibles, mais chargés et replets quand ils ne sauraient marcher. Ils sont comme des crocheteurs qui ont un ballot trop gros sur l'épaule. Dans ce fait, ici c'est une autre chose tant que la partie demeure douloureuse, on l'appelle faible, et tant que l'on n'ose appuyer le pied parce qu'il est douloureux, on dit toujours qu'il est faible. J'ai des preuves de cela démonstratives, car qu'un goutteux qui a une douleur à l'orteil l'ait fait passer par un répercusif ou un résolutif de façon qu'il marche, s'il boit un peu de vin, s'il mange du poivre, le lendemain il a une petite fluxion légère qui l'empêche de marcher, c'est une douleur nouvelle, faite par une fluxion, qui ne se doit pas appeler faiblesse ».

M. Bourdelot prêchait surtout contre la goutte, le traitement préventif, c'est-à-dire un régime rationnel.

Dans un corps « inconsidérément alimenté » et qui s'échauffe, « les grands vaisseaux s'enflamment, la masse des humeurs s'altère ».

Le régime de M. Bourdelot, qui permettait à regret les viandes blanches, les légumes et les bouillons, c'était le régime du lait et des fruits.

« La douleur que S. A S. a au coude, écrivait-il à Condé

ne durera pas, car quand les corps sont remplis de lait qui est une substance douce, cette substance se portant à la partie douloureuse y sert d'un cataplasme interne tel qu'est celui de mie de pain et de lait qui apaise les douleurs des goutteux ».

Les purgatifs étaient aussi, de l'avis de M. Bourdelot, un excellent préventif ; il écrivait au vieux Prince :

« J'ai appris que V. A S. avait eu une attaque de goutte fort légère. Je crois que les purgatifs de Chantilly l'ont sauvée d'un plus grand mal ».

La thérapeutique générale de la crise de goutte était aussi sévère. Elle comportait bien entendu le régime des fruits, ou si les fruits viennent à manquer, « une limonade faite avec une eau de poulet dont on prendrait 2 ou 3 verres le matin ».

Ou encore « le petit lait clarifié dans lequel on met force jus d'orange et de sirop violat ». Les effets de ce dernier remède doivent, d'ailleurs, être surveillés de près, car « on voit aux selles de jour en jour comme le ventre s'en accommode ».

La saignée joue également son rôle ; le 25 avril 1673, M. Bourdelot « a été obligé de se faire saigner 2 fois pour sa goutte ».

Le traitement local n'était pas le moins important.

Le 13 février 1683 M. Bourdelot fit de grandes réflexions sur les topiques, « Je prouverai, écrit-il, que les chauds ne valent rien. C'est eux qui donnent la goutte noueuse car ils font pénétrer les sels jusqu'au fond de l'article, en irritant la fermentation. J'apaise mes dou-

leurs, ajoute-t-il, avec de bons soufflets, en exposant la partie à l'air pendant qu'il gèle ».

Ce n'était d'ailleurs pas une innovation et, en cela, M. Bourdelot ne faisait que suivre l'exemple d'un gentilhomme qu'il avait connu en Suède et qui avait accoutumé de traiter son mal, au plus fort de ses crises, en portant des bottes emplies d'eau glacée.

Enfin le vésicatoire complétait l'arsenal thérapeutique et M. Bourdelot blâma souvent le Prince de ne vouloir s'y accoutumer.

Malgré les bons conseils de son médecin la goutte du Grand Condé ne guérissait pas, et, au grand dépit de M. Bourdelot, le prince appela, pour le soigner, des médecins anglais.

Toutefois, pour bien montrer qu'il avait toujours confiance en son vieux médecin, il en fit, à Paris « une sorte d'inspecteur général chargé de lui rendre compte des santés de toute la famille.

CHAPITRE III

—

M. BOURDELOT A L'HOTEL DES CONDÉ

Ce sont les enfants qui donnèrent d'abord à M. Bourdelot l'occasion d'exercer son acte. En 1672, le petit duc de Bourbon tomba gravement malade. A grand peine, M. Bourdelot guérit l'enfant.

« Le duc de Bourbon, écrit-il au prince à cette occasion, se porte bien. Il a un bon appétit et un bon sommeil. Il s'est purgé avant hier. Il n'alla que trois fois à la selle, mais toutes matières croupies depuis longtemps dans le fonds du mésentère et brûlées par leur séjour d'un coloris comme s'il y avait 25 ans. Ces matières, par leur acrimonie lui ont échauffé l'anus..... Il a besoin d'être encore purgé. Nous attendrons que cette intempérie du siège soit passée ; mais il faut vider le fond de ces vieilles matières croupies qui sont causes de la méchante couleur et de la méchante humeur des enfants. Car quand on ne laisse aucune impureté dans les entrailles on est vif et gai et de belle venue.

On a vu où l'on s'est exposé pour avoir été trois mois sans purger cet enfant-là ».

Car c'est en effet de là que venait tout le mal.

Peu de temps après, Mlle d'Enghien tomba malade. C'était un bébé de trois ans qu'on gavait de bouillies indigestes et de pain. M. Bourdelot obtint qu'on confiât l'enfant à une nourrice, elle guérit.

Ces deux succès, survenus coup sur coup, donnèrent rapidement à M. Bourdelot une immense autorité dans la maison des Condé.

Le duc d'Enghien consentit à se mettre au régime du lait et des fraises, les deux régimes favoris de notre Esculape.

Entièrement subjugué, il se faisait l'apôtre de M. Bourdelot, voulait envoyer la princesse Palatine aux eaux de Forges ; il innovait même en matière de thérapeutique, soumettant ses trouvailles à son médecin qui l'approuvait et se rengorgeait d'avoir un tel élève :

« Il me dit, écrit M. Bourdelot, que les marrons promenés dans la bouche apaisaient sûrement la toux, que des choses aisées que j'avais trouvées, et dont on se moquait parce qu'elles sont faciles et sous la main, se vérifiaient. Je lui dis que je n'étais pas assez mystérieux pour me donner de l'autorité en Médecine, dont la vertu la plus nécessaire était de se faire valoir par grimaces ».

La duchesse, comme son mari, accepta bientôt l'omnipotence du médecin. Elle avala avec docilité les pruneaux et les oranges du Portugal qui lui étaient prescrits. Elle devançait même parfois les conseils de M. Bourdelot qui écrivait au Prince : « Madame la duchesse mangea hier matin sept ou huit fleurs de pê-

cher qui lui ont ouvert le ventre deux fois. Je l'ai pleinement approuvée. J'espère que cette liberté donnera cours à quelque bile arrêtée qui lui fume à la tête ».

M. Bourdelot, en récompense, dédia à la duchesse un traité aujourd'hui perdu.

Cependant les enfants, surtout, furent l'objet de la sollicitude de M. Bourdelot. De tous leurs petits maux aucun ne passa inaperçu. Le duc de Bourbon avait les jambes un peu faibles, on le changea de nourrice ; on apprit, peu après, que la nouvelle nourrice avait « ses ordinaires », on en prit une autre encore, non sans avoir tenu minutieusement le grand'père au courant de tous ces changements.

Celui-ci était d'ailleurs renseigné chaque jour par le médecin.

Monsieur Bourdelot n'oubliait rien, pas même la percée d'une dent de Mlle de Montmorency.

Au cas où la maladie s'installait à l'Hôtel des Condé, les lettres se multiplaient : une simple alarme, et Monsieur Bourdelot, pendant plusieurs jours, et plusieurs fois par jour, écrivait au Prince les péripéties du mal.

Un exemple entre mille nous est fourni par un « rhume » que fit le petit duc de Bourbon.

M. Bourdelot, le 19 février 1679, écrivait au grand Condé :

« Mgr le duc de Bourbon avait passé la nuit sans se réveiller, il a été fort gai ce matin ayant mangé sa croûte de pain avec appétit.

Il a dit seulement entre neuf et dix qu'il sentait une petite douleur de tête ; à dîner il n'a pas eu d'appétit ; il a mangé très peu ; il a joué au billard et au volant, ce qu'il a cessé de faire, et est venu dans sa chaise auprès du feu avec une envie de vomir, il a vomi effectivement avec quelque pâleur et sueur ; on l'a mis au lit. Je suis venu en ce temps là. Je lui ai trouvé un pouls très retiré, ayant le bout du nez froid et les pieds aussi.

Je suis revenu une heure après le voir, accompagnant Monsieur le duc. Je lui ai trouvé le pouls réveillé, vif, légèrement fiévreux avec un peu de chaleur, la langue belle, ne laissant pas de causer avec ses petits écoliers. C'est très peu de chose. Je ne sais pas ce que cela pourra devenir — peut-être rien, mais le frisson a marqué la fièvre.

On va lui donner un lavement léger pour tirer les grosses ordures. Il gardera le régime jusqu'à après demain pour voir ce qui arrivera. Il n'y a pas apparence qu'il y ait de grands amas ».

. . . . . .

Dans une seconde lettre du 21 le grand Condé put lire :

« Mgr le duc de Bourbon a fait toute la nuit d'une pièce et s'est éveillé frais et gai. La reddition de son lavement fut de matières bien conditionnées hier au soir, ne montrant point d'intempéries. La couleur des urines est louable ».

Le 23 à 9 heures, M. Bourdelot donnait encore des nouvelles et tenait le prince au courant de sa thérapeutique : « Je lui ai fait prendre son infusion laxative où

j'ai fait mêler une cuillerée de jus de grenade qui empêche le vomissement. Je lui ai fait donner aussi un morceau de pâte de groseille à même fin ».

A 11 heures, nouvelle épître : « Mgr le duc de Bourbon n'a point vomi et a fait deux selles bilieuses ». Enfin le lendemain (24 février), à six heures, M. Bourdelot écrivait : « Mgr fit hier cinq selles de sa médecine où il y avait de la bile très haute en couleur, et dans les deux dernières il y avait beaucoup de gouttes distinguées d'humeurs noires comme de la poix ».

Dans les jours qui suivirent d'autres lettres encore vinrent renseigner le grand Condé et lui firent part du succès thérapeutique définitif.

Plus tard, ce fut Mlle d'Enghien qui tomba malade, et à ce sujet M. Bourdelot écrivit au prince une lettre bien curieuse :

« Mlle d'Enghien toussa un peu le matin. Elle était triste ; à son réveil elle confessa qu'elle avait une douleur à la région de la rate. Elle était superficielle, car elle descendit à la cuisse gauche. On lui frotta d'esprit de vin et d'huile d'amandes douces mêlés, tout se résolut. La cause n'est qu'une petite sérosité légère qui s'échappe de son rhume, lequel étant produit par quelque froid qu'elle a pris s'éloignant du feu. Elle a aussi une activité grande en tout ce qu'elle fait, laquelle vient de la subtilité des humeurs bilieuses et brûlantes ».

Pour tempérer les dites humeurs, M. Bourdelot conseilla le lait d'ânesse. Et comme le « rhume du duc de Bourbon », la douleur de Mlle d'Enghien fut prétexte à une avalanche de bulletins de santé.

Mais, ce qu'il est impossible d'imaginer sans feuilleter toutes les lettres de M. Bourdelot au grand Condé, c'est le soin jaloux, l'abondance, l'exactitude, la prédilection avec laquelle M. Bourdelot décrivait au Prince, l'état « des entrailles de messieurs les enfants ».

Un bébé manquait-il, un seul jour, d'aller à la selle, le grand Condé en était immédiatement averti.

Que de fois, hélas, Monsieur Bourdelot dut-il déplorer de « mauvaises matières », « des matières émues », ou « excrementeuses », « couennées », « aigres », des « déjections grandement bilieuses », et de quelle bile ! « croupie, écumeuse, haute en couleur, collégative », cette bile qui donne des selles vertes, qui ne sont « pas gracieuses à voir ».

Tous ces malheurs, bien entendu, M. Bourdelot les imputait à la non-observance de ses préceptes, surtout en ce qui concerne l'alimentation ; on donnait trop à manger aux bébés, on les laissait « se ruer sur la viande » ; il en résultait échauffements, coliques, indigestions, et même maux de dents, car les fluxions se font par « magasin d'ordures qui se remuent », par « effumation de bile qui séjourne dans l'organisme ».

Un régime, minutieusement établi par M. Bourdelot, était le seul moyen d'éviter tous ces ennuis.

Et ce régime, un médecin d'aujourd'hui ne le désavouerait pas. Il se composait de lait et de fruits, surtout de fruits cuits, mais, et M. Bourdelot y tenait, les fruits crus étaient indispensables ; le jus d'orange était particulièrement recommandé.

Les légumes n'étaient point proscrits, la viande l'était presque.

Le complément du régime, c'était la bonne humeur et une activité régulière.

Dans le protocole d'autopsie de M. Cocard, M. Bourdelot explique bien pourquoi il tenait à des malades enjoués et calmes. « On trouva un abcès au rein, écrit-il, et une vessie du fiel grosse comme un saucisson, ce qui arrive aux gens qui sont affairés et soucieux. Il se fait obstruction de la vessie du fiel ; la bile subtile remonte en haut pour leur animer le cœur et fournir aux inquiétudes de la tête ».

Un rôle très secondaire était réservé aux médicaments, mais cependant la purge était fréquemment à l'honneur.

M. Bourdelot tenait en piètre estime les petits purgeurs qui tremblent pour une feuille de séné. Loin d'égaler la plupart de ses contemporains, il n'en administrait pas moins un purgatif tous les quinze jours à ses malades.

Parfois, même il purgeait les gens bien portants de la santé desquels il prenait souci.

« Mlle de Bourbon se purge demain, par précaution, se portant bien » écrit un jour M. Bourdelot au prince.

Trois purgatifs constituaient ses armes habituelles ; tout d'abord le séné, qu'il faisait prendre aux grandes personnes et aux grands enfants. En second lieu venaient les pruneaux dont l'usage était surtout indiqué chez les enfants. M. Bourdelot les ordonnait à doses variables purgatives ou laxatives, associés ou non à des

fleurs de pêcher. Enfin, aux atrabilaires, à ceux qui étaient porteurs de ces biles « hautes en couleur » de ces « levains croupissants », M. Bourdelot préconisait son sirop purgatif.

Nous avons eu le bonheur de trouver, de ce sirop, une formule très complète dans une lettre écrite par M. Bourdelot à l'occasion d'une maladie de la reine de Pologne. Cette lettre, datée du 24 mars 1667, mérite d'être citée en entier.

« Après vous avoir assuré de la santé de M. le Prince, qui partira d'ici deux ou trois jours pour Paris, je vous dirai qu'il m'est bien malaisé de porter mon jugement sur la maladie de la reine de Pologne, en étant si loin et en sachant si peu de détails, les jugements sur cette sorte d'incommodité que vous m'écrivez étant très difficiles à porter.

« Je n'ai presque jamais vu les médecins de mon avis sur ce fait-là.

Depuis cinq mois Mme la princesse de Conti a eu cinq ou six attaques de catarrhe suffoquant qu'on disait lui tomber du cerveau. J'ai voulu en être le témoin oculaire et examinai le fait. J'ai trouvé que c'est un asthme qui vient des fumées atrabilaires qui partent des environs de la rate, et que la tête à qui on faisait tous les remèdes n'y a que très peu de part ou nulle.

Les médecins consultants ou ordinaires se sont rangés à mon avis et ont été confirmés car les attaques diminuant de force, la tête ne s'en sent plus.

Parfois, elle vomit aigre et âcre et l'oppression passe : et vidant souvent les impuretés du ventre par un opiat

ou sirop purgatif, les retours sont devenus fort légers.

Le sirop se fait avec décoction de racines de :

scorzonère,
chicorée,
buglosse,
borache,
patience,
feuilles de cresson
et capillaires.

On fait infuser dans une chopine de décoction :

une once de séné,
demi-once de rhubarbe.

On coule tout.

On y dissout : deux onces de manne.

Sirop de fleur de pêcher et de pomme composé de chacun six onces.

Sels de tamaris, deux dragmes, d'armoise et d'absinthe, de chacun un dragme, d'acier dix grains.

On fait du tout un sirop dont on prend le matin une cuillerée deux ou trois fois la semaine.

On prend un verre d'eau de veau ou petit lait par dessus ainsi peu à peu l'on déracine et l'on fond des humeurs brûlées qui par leurs fermentations renouvellent ces attaques ».

On ne donnait d'ailleurs pas ces purges au hasard, il était même certaines purges urgentes.

Et M. Bourdelot s'expliquait là-dessus :

« M. le duc de Bourbon prit hier son petit lavement.

Sitôt qu'il n'y aura plus de sang dans ses selles nous lui donnerons un petit purgatif car il faut qu'il y ait quelque bile croupie en haut qui s'échauffe beaucoup pour acquérir l'acrimonie qui irrite les veines en passant, qui lui fait sortir le sang.

Je vais faire prendre le sirop à Mlle d'Enghien car son ventre se raffermit hier.

Il ne faut plus différer de faire quelque remède à M. le Comte. Il ne veut plus téter le jour et est triste. Le séjour de la bile qui le dégoûte et qui lui fume altérait les entrailles et ce matin je lui ferai donner un lavement ».

Le lavement était en effet le complément naturel de la purge. Le lavement purgatif avait pour base le séné — mais M. Bourdelot aimait beaucoup ordonner des lavements faits de « son, aigremoine, sucre et jaune d'œuf » qu'il associait à une tisane faite de « casure d'ivoire et de corne de cerf » ou à « une cuillerée de sirop de chicorée destinée à nettoyer l'estomac ».

Non seulement, M. Bourdelot examinait les enfants, mais il présidait lui-même à l'exécution de ses ordonnances. Nul autre que lui ne l'eut su faire aussi bien, et les enfants acceptaient de lui ce qu'ils n'auraient pu souffrir de toute autre personne. C'est qu'en tout, il y a la manière ; celle de M. Bourdelot était tendre et paternelle :

« Le duc de Bourbon, écrit-il au Prince, a été purgé très bien par une infusion... qu'il a avalée sans peine sur quelques exhortations que je lui fis mêlées d'un peu de

menaces, radoucies par quelques dragées. Il ne cria, ni ne se mit en colère ».

Et M. Bourdelot conclut lui-même :

« Il n'y a que manière à tout cela ».

A la suite de ses traitements, souvent M. Bourdelot peut annoncer triomphalement au prince des « entrailles plus obéissantes, des matières moins farouches », « bien cuites et bien conditionnées ».

Tout puissant à l'Hôtel des Condé, le médecin du Prince se heurta longtemps aux résistances de Mme de Longueville et de la princesse Palatine qui, seules, refusèrent longtemps les soins de M. Bourdelot.

La première, surtout, faisait son désespoir.

« Je vis hier, écrit-il à Condé, Mme de Longueville et lui portai des poires d'ambrette qu'elle trouva fort bonnes. Elle n'en avait jamais mangé, ni beaucoup de sortes d'aliments que je lui fais apporter et qui sont excellents pour sa santé. Elle avait même oublié l'usage de toutes sortes d'aliments. Il y a deux mois qu'on lui a donné un second cuisinier. C'est un homme rare pour dresser un festin à cinq services pour les tourtes d'entrée et les entremets. Ce n'est pas ce dont elle a besoin. Elle croit que le beurre lui est bon ; elle fait les jours maigres, elle prend de l'aversion pour les purgatifs et cherche des raisons contre.

Le plus grand malheur qui puisse arriver à un malade, c'est d'avoir trop d'esprit. Les impressions qu'ils prennent sont vives, ils les poussent trop loin ; les médecins qui ne veulent que de l'argent sont complaisants et les laissent faire.

Mme de Longueville se porte pourtant toujours de mieux en mieux, mais pour guérir, il faut plus de résolution, fermeté et déférence. »

Les régimes de M. Bourdelot répugnaient à Mme de Longueville ; à force d'insistances, elle essaya le régime des fraises et celui du lait, mais au bout de quelques jours elle en était dégoûtée.

Et M. Bourdelot gémissait : « Elle hait les pruneaux et dit que les oranges du Portugal sont gelées. Elle ne veut jamais manger de potages, ni de viandes, ni de chair, mais pour les fritures, aliments de carême, potage à la purée, tant qu'on en voudra. Avec l'aversion qu'elle a pour les purgatifs, c'est ainsi que les guérisons retardent. »

On arrivait bien parfois à la purger ou à la saigner. On parvint à lui faire prendre quelques « prunes de perdrigeon », mais jamais elle ne consentit à suivre raisonnablement et avec quelque assiduité, les régimes rafraîchissants de M. Bourdelot.

Celui-ci, contre une telle mauvaise volonté, ne pouvait rien.

A l'origine du mal de la Princesse Palatine M. Bourdelot distinguait du côté de la tête, du foie et du pancréas, de « mauvais sucs qu'il faut vider ».

Tout d'abord, elle refusa d'exécuter les prescriptions de son médecin. Elle n'avait aucun goût pour les eaux de Forges, le lait lui donnait des nausées, le quinquina lui faisait peur. De quinze jours elle ne voulut se purger. Elle exigeait la saignée hors du temps où M. Bourdelot la jugeait opportune, et on devait y consentir.

Peu à peu, cependant,elle devint une malade docile.

Elle se résigna à suivre le régime du lait et des fraises.

Elle mit plus longtemps à se laisser purger et M. Bourdelot écrivait à Condé:

« Madame la princesse Palatine, à mon sens, est beaucoup mieux, elle avait un amas d'humeurs croupies entre le foie et la rate qui lui ont tenu cette région là élevée et bouffie. Depuis qu'elle est malade ces humeurs-là de diverses couleurs s'évacuent par un dévoiement. Toutes les parties embarrassées se gorgent.

La nature fait ce que nous aurions opéré par nos purgatifs si on y avait voulu consentir. C'est un bon train que l'affaire prend..... Là dessus, on propose le sirop de nymphéa. Je confesse qu'il assoupit, mais il suspend notre évacuation bilieuse ?.....

On parle d'une saignée..... Elle aurait avancé le flux du ventre en dégageant les petites veines du foie et du mésentère ».

Elle consentit, par contre, beaucoup plus vite, à user des eaux de Forges, et cela n'allait pas sans péripéties que le médecin contait au Prince :

« Ses eaux avaient peine à passer. Il est vrai qu'elles faisaient de grands bruits autour de la rate, que nous voulions déboucher par un sirop purgatif fait exprès, résolu à Paris et confirmé par les médecins d'ici.

Son Altesse s'y opposait, n'aimant aucun de nos remèdes... J'obtins seulement qu'on prendrait quelques lavements... (et)... quelques fomentations d'herbe sur la rate.

Ensuite les eaux ont passé par le ventre ».

Enfin, après une longue résistance, la princesse Palatine entra complètement sous la domination médicale de M. Bourdelot.

Elle recommanda à ses amis les remèdes de son médecin, surtout les fleurs de pêcher « dont elle s'était trouvée fort bien ».

Vers 1683, toute la famille du grand Condé suivait les ordonnances du vieux médecin qui écrivait alors au Prince des bulletins de santé comme celui-ci :

« Mme la princesse Palatine se porte mieux ; Mlle d'Enghien a été purgée et se porte mieux. Mlle de Bourbon de même.

J'ai vu l'effet de la médecine qu'a prise M. le duc de Bourbon ; il n'a plus les mauvaises humeurs qu'il avait. Mme la duchesse a été saignée et se porte bien ; elle sera purgée demain ».

Bien plus que la renommée médicale de M. Bourdelot, sa bonhommie et sa tendresse expliquent pour nous l'ascendant qu'il sut acquérir dans la maison des Condé. Parfois même il fut capable de dévouement.

« Impotent, il voulut se faire porter à l'hôtel, le jour où on y appréhenda une maladie contagieuse ».

CHAPITRE IV

—

LA « CLIENTÈLE » DE M. BOURDELOT

Nous venons de parler de la notoriété médicale de M. Bourdelot. En effet, le prestige que lui conféraient ses fonctions de premier médecin du grand Condé, l'amena assez rapidement à offrir à son activité un champ plus étendu.

Tout d'abord il fut amené à soigner le Maréchal de Clérembault, un familier de l'Hôtel des Condé.

Il lui prescrivit, d'accord avec M. Valot, le médecin du roi, un régime « doux et humectant », et il l'envoya aux eaux de Forges.

La santé du Maréchal s'améliora rapidement. M. Bourdelot en tira un légitime orgueil.

« Les eaux, écrit-il au grand Condé, commencent à bien faire à M. de Clérembault ; il bénit tous les jours le régime doux et humectant dont je le fais user.

Il a amolli les parties nourricières qui par le moyen des eaux se déprennent aisément des suies dont elles étaient enduites ».

Guéri de ses rhumatismes, le Maréchal envoya à M. Valot une lettre de remerciements dans laquelle il mentionnait sa dette de reconnaissance envers M. Bourdelot.

Celui-ci qui n'aurait pas voulu perdre une occasion de faire connaître avantageusement ses qualités médicales, écrivit sur le champ au grand Condé : « Si vous vouliez avoir la bonté, quand vous le verrez (M. Valot) de lui demander des nouvelles, il vous montrera la lettre... (J'espère) que la lecture de cette lettre ne demeurera pas entre vous ».

Avec une réclame aussi bien faite, M. Bourdelot ne pouvait manquer de se faire une belle « clientèle » et de fait, on aurait peine à compter le nombre des malades de grand renom qui recoururent à ses soins.

L'un des plus illustres fut La Rochefoucauld ; il le vit, d'abord en janvier 1680 ; puis, en consultation avec Fagon, il fut de nouveau appelé à le soigner.

Le lendemain de cette consultation, le 14 mars il écrivait au prince de Condé « (La Rochefoucauld) est bien malade, ses frissons augmentaient en nombre ; il est très abattu et a une mauvaise opinion de son mal. Il a une douleur de côté opiniâtre qui mériterait bien une saignée ».

M. Bourdelot, outre la saignée, demanda qu'on donne à l'illustre patient « une tisane rémollitive avec tamaris et pommes, pour entretenir le bénéfice du ventre ».

On ne suivit pas les conseils de M. Bourdelot ; l'état du malade empira.

Puis on se décida à essayer le « remède de l'anglais,

(le quinquina) ; après une amélioration passagère, La Rochefoucault déclina encore ; « il se mit à cracher le sang avec des matières ferrugineuses ». Puis il mourut et M. Bourdelot écrivit à Fagon une longue lettre sur « la mort et l'ouverture de Mgr le duc de La Rochefoucault ».

« La grande abondance du sang qui a gorgé et inondé le poumon, jointe à quelque sérosité maligne dans le sang sont, disait-il, la cause de ce rapide trépas ».

Fagon répondit à M. Bourdelot par une lettre chargée de compliments.

Le comte de Tott, ambassadeur de Suède, recourut trop tard aux lumières de M. Bourdelot qui ne put que diagnostiquer « un grand mal contre lequel toute science ne peut rien ». Un régime l'eût sauvé, car grand mangeur et grand travailleur, il ne donnait aucun moment aux délassements. « C'est ainsi que les humeurs se brûlent, et quand le feu s'y met, les médecins ont bien de la peine à l'éteindre ».

Cependant, combien d'illustres malades n'eurent qu'à se louer des soins de M. Bourdelot !

L'évêque du Mans, l'évêque de Périgueux, le cardinal d'Estrées, eurent en lui la plus grande confiance et s'en trouvèrent bien.

Le duc de Mortemart ne fut purgé que par lui.

M. de la Reynie, le lieutenant de police, usa de ses remèdes. Le maréchal de la Ferté prit du quinquina, le remède de l'anglais, que M. Bourdelot fut un des

seuls médecins français à accueillir avec faveur. Le maréchal de Crequi ne voulait être saigné sans son avis.

Monsieur, lui-même, le consulta. « Il avait une très grande douleur de la tête avec des frissons » M. Bourdelot fit un diagnostic assez inattendu : « Je crois, écrivit-il au Grand Condé, que ce n'est qu'une migraine pour avoir porté des gants qui sentaient trop bon ».

Quoi qu'il en soit, Monsieur guérit et devint un des plus fidèles patients de M. Bourdelot.

Avant de quitter la France pour un long voyage dans les pays équatoriaux, M. de la Feuillade demanda à M. Bourdelot de lui indiquer le régime propre à lui permettre de conserver « sa bonne mine au cours du dit voyage ».

Porter d'amples vêtements, se contenter d'une nourriture simple et frugale, et surtout s'abstenir de l'usage habituel du vin et des liqueurs. Tels furent les principaux conseils de M. Bourdelot.

Le fantasque La Fontaine appartint aussi à la clientèle de M. Bourdelot ; ce fut pour peu de temps ; il n'y avait, d'ailleurs, pas grand chose à faire d'un tel malade.

« M. de La Fontaine, écrit Bourdelot, a une suppression d'urine, étant tout en feu pour avoir pris de ses pilules scamonées et autres remèdes chauds en un temps chaud. M. du Tertre lui a tiré six palettes de sang, sur ce que le malade a dit qu'il aimerait mieux la mort que d'être saigné une seconde fois.

Il se propose de monter à cheval pour faire sortir

une pierre ou prendre un lavement d'une recette qu'il a fait avec eau-de-vie et drogues fortes ».

En tout cas La Fontaine confia sa santé à d'autres médecins que M. Bourdelot, qui ne manqua pas de se moquer un peu d'eux.

« La Fontaine prend de l'eau fébrifuge, écrit-il, laquelle lui a fait rendre un gros calcul et douze petites pierres. Cette eau sera peut-être meilleure pour la gravelle que pour la fièvre ».

Auprès des femmes, la réussite de M. Bourdelot fut encore plus vive. Mme de Langeron, familière de la duchesse d'Enghien, après lui avoir été hostile, consentit à prendre les eaux de Forges, et à suivre les régimes de M. Bourdelot. Elle persista, cependant, en matière de médecine « dans quelques hérésies ou schismes ».

Madame de Thianges fut sensible à son mérite.

Mme de Sévigné, avec son « tempérament de feu » s'adresse aussi à M. Bourdelot. Sa couperose et son rhumatisme venaient, selon M. Bourdelot, d'excès de chaleur. Il lui fit absorber du melon à la glace ; il la réduisit au régime végétarien, lui interdit « les remèdes chauds qui épaississent le sang et mettent du chaud sur la chaleur » il lui conseillait également d'éviter une activité trop grande en été.

La marquise écrivait à sa fille : « Tout le monde me vient dire que cela me tuera. Cette pensée me met dans une telle incertitude qu'encore que je me trouve bien

de ce qu'il m'ordonne, je ne le fais pourtant qu'en tremblant ».

Tout en se moquant de M. Bourdelot, Mme de Sévigné suivait ses ordonnances, en vantait les effets, et fut pour le médecin une patiente des plus fidèles.

Mais le disciple chéri de M. Bourdelot fut Mme de Noailles. « Quand je serai mort, écrit M. Bourdelot, elle sera le chef de ma secte, je l'adopte et institue comme Aristote institua Théophraste ».

Son courage aurait suffi à provoquer l'admiration de M. Bourdelot.

« Son mari était très malade. Elle accoucha dans la chambre voisine sans pousser un soupir, trouvant entre les douleurs, l'énergie de rendre visite au moribond sans qu'il put rien soupçonner de son mal ».

Mais « Ce qui était plus admirable, écrivait Bourdelot, c'est qu'elle entend ma pratique rafraîchissante très bien. Elle y a raffiné avec esprit, traitant Monsieur son mari avec des dîners blancs ; mais comme elle est toute de feu, elle ne fait par jour qu'un repas de viande, l'autre est de fruit. Quand elle a quelque colique où elle est sujette, elle ne mange point, et boit jusqu'à ce qu'elle soit guérie ».

Enfin, la reine Christine était toujours en relations épistolaires avec M. Bourdelot. Celui-ci ne négligeait dans aucune de ses lettres de s'enquérir de sa santé, ou de lui offrir quelques conseils médicaux.

Au tempérament ardent de l'ancienne reine de Suède, M. Bourdelot opposa un régime ; il en avait fixé les

règles dans un mémoire latin qui avait pour titre : *Consilium pro tuendo valetudine Serenissimæ Reginæ.*

Longtemps après s'être séparée de son médecin la reine Christine suivit encore ce régime, elle le déclarait du moins, et disait en être fort satisfaite.

M. Bourdelot lui envoyait des gazettes, et la tenait au courant du mouvement scientifique.

Elle ne manquait pas de lui faire savoir son opinion ; en ce qui concerne la transfusion du sang elle avait des idées bien arrêtées : « Pour la transfusion du sang, je trouve l'invention belle ; mais je ne voudrais pas m'en servir de peur de devenir pécore ; car, en cas de métamorphose, j'aime mieux devenir lionne pour m'empêcher d'être dévorée.

Je me porte assez bien et me moque des médecins et de la médecine... Toutefois, en cas de besoin, pour vous faire voir que je m'entends plus que vous autres bêtes à la transfusion du sang, je suis résolue à me servir de celui de quelque allemand qui est la bête qui ressemble le moins à l'homme de toutes les bêtes de ma connaissance ».

CHAPITRE V

—

L'ACADÉMIE DE M. BOURDELOT

Si brillante que fut la clientèle médicale de M. Bourdelot, elle ne suffisait pas à son activité.

C'était déjà du vivant d'Henri de Condé, le père du vainqueur de Rocroy, que M. Bourdelot avait songé à créer dans le domaine scientifique, ce qu'avait fait M. Conrart dans le domaine littéraire.

A peine de retour de Suède M. Bourdelot posa les bases solides de son « Académie des sciences ».

Les séances très régulières, se tinrent d'abord tous les mardis à l'Hôtel des Condé. Elles se firent plus tard chez M. Bourdelot, rue de Tournon.

L'académie de M. Bourdelot ne tarda pas à éclipser tous les cénacles analogues. Le sieur Le Gallois, disciple de M. Bourdelot, nous a laissé plusieurs volumes de « conversations académiques », qui nous donnent une excellente idée des travaux de l'assemblée.

M. Bourdelot en était l'âme.

« L'Aristippe moderne » « rempli de connaissances

tant acquises que naturelles » ouvrait la séance en livrant un sujet à la discussion.

Des savants, des magistrats, des étrangers de marque de passage à Paris lui donnaient la réplique. Toutes les opinions étaient admises.

Les questions traitées étaient d'un intérêt brûlant :

« S'il y a des maladies astrales ; — d'une pierre qui attire le venin des morsures vénéneuses ; — d'une dent qui, ayant été arrachée à un jeune homme et mise en un coffre, en produisit trois autres à côté d'elle ; — d'une femme qui, ayant perdu les dents à l'âge de trente ans les recouvre à l'âge de cinquante ; — d'un jeune homme qui, en mourant ressemble tout à fait à son père à qui il n'avait point ressemblé pendant sa vie ; — la cause de cette ressemblance ; — trou sur une montagne, lequel étant bouché, produit un orage dans le lieu même ; — Pourquoi l'or du Potosi ne peut être fondu que par le moyen du vent qui souffle dans le pays ; — de la pierre philosophale ; — si on peut rendre l'or potable », etc...

Toutes ces questions donnaient lieu à d'âpres controverses ; M. Bourdelot y brillait d'un éclat particulier.

Il expliquait à merveille pourquoi le vin rendait certains hommes comme des singes, d'autre comme des pourceaux, et d'autres comme des lièvres.

Il jugeait d'une machine qui devait permettre de respirer au fond de la mer ou d'une autre qui était capable d'enfermer la lumière.

Il aimait par dessus tout l'entomologie « Là dessus,

disait-il, je suis puissant en raisonnement et les conséquences que j'en tire sont admirables et surprenantes ».

Il ne faut pas, là-dessus, se hâter de conclure que M. Bourdelot et ses disciples n'étaient que des bavards ignorants ; l'Académie donna à d'illustres savants l'occasion de se faire connaître :

Pascal y présenta sa machine arithmétique. Le grand chimiste Lemery y fut entendu. Vernay y fit des leçons d'anatomie. Sylvain Regis y philosopha.

Au sein de son académie, M. Bourdelot restait surtout un médecin et fit de nombreuses expériences ; avec l'apothicaire Martin il pratiqua des injections intra-veineuses de substances médicamenteuses chez le chien. Les deux physiologistes conclurent que cette méthode était dangereuse et d'une application si délicate qu'on devait la considérer comme impossible.

« On fit, à l'Académie, l'épreuve de fondre une pierre de vessie avec une liqueur dont on boit, — la dissolution se fit clairement dans une fiole ».

On but de la liqueur ainsi préparée pour s'assurer de son inocuité ; — et on se sépara en espérant que ce remède serait souverain contre la gravelle.

Les principes qui guidaient les discussions de l'Académie n'étaient d'ailleurs pas ceux des médecins de Molière.

« L'Académie avait pour but, écrivait Bourdelot, d'avoir connaissance de tout, principalement pour détruire les faussetés et préventions mal fondées ».

« Nos conférences, disait-il, sont établies pour pur-

ger le genre humain des erreurs qui ont été introduites par la vaine gloire et l'ignorance des hommes. Nous ne faisons pas grand cas de l'éloquence en fait de physique ; nous allons droit à la vérité et nulle autorité ne nous en impose ».

M. Bourdelot était partisan de la méthode expérimentale et la définissait avec une rare vigueur :

« Il ne faut, disait-il, être entêté ni des raisonnements ni des expériences... Les véritables philosophes assemblent des expériences et en tirent des instructions... Ils vérifient par d'autres expériences, visant toujours à ce qui peut être utile... Il faut tout voir, tout écouter... Mais le premier principe que je donnerai avant que de rien établir, c'est d'avoir toujours dans l'esprit qu'on peut être trompé ».

A ses réunions du mardi, M. Bourdelot mit aussi à l'honneur les discussions métaphysiques. Il était d'ailleurs dégagé des préjugés religieux autant qu'on pouvait l'être à son époque.

Le prestige pontifical l'intimidait peu et il disait franchement leur fait aux maîtres de la chaire.

Il écrivit un traité assez original sur l'existence de Dieu. Cet ouvrage rencontra fort peu d'approbateurs.

On l'entendait professer « qu'il ne croyait point que l'homme fut né pour méditer ni pour apprendre les sciences ».

Le contredisait-on, qu'il se demandait si l'homme n'est pas fait pour cheminer plutôt à quatre pattes que sur deux pieds, lui trouvant des ressemblances désobli-

geantes avec le lièvre et l'éléphant ; il souhaitait, devançant par là les encyclopédistes, « qu'on laissât un enfant se développer naturellement, sans aucun secours pour voir ce qu'il en adviendrait ».

De telles paroles ne plaçaient pas M. Bourdelot parmi les « bien pensants ». Et de fait, il eut auprès de beaucoup de ses contemporains une déplorable réputation de libre penseur.

On l'accusa d'avoir, pour faire une expérience, brûlé un morceau de la vraie croix ; on disait couramment qu'il insinuait, dans l'entourage du prince de Condé, le vice et l'irréligion.

Enfin nous offenserions les mânes de M. Bourdelot si nous ne mentionnions pas ses qualités poétiques, sa compétence éclairée en musique, et sa connaissance profonde de l'art chorégraphique.

CHAPITRE VI

—

LA RENOMMÉE DE M. BOURDELOT. SES RAPPORTS AVEC SES CONFRÈRES. LE « JOURNAL DES NOUVELLES DÉCOUVERTES »

On imagine facilement que par le poste éminent qu'il occupait, par le prestige de son académie, par ses connaissances universelles, M. Bourdelot fut un des hommes les plus réputés de son époque.

Sa haute situation médicale nous est attestée par le fait qu'il figura dans le petit nombre de médecins qui, après la mort subite d'Henriette d'Angleterre, furent appelés à assister à l'autopsie.

Il se tint à gauche pendant qu'opérait le chirurgien Félix, et fut chargé d'expliquer l'état des organes et les causes de la mort de la princesse aux représentants du roi d'Angleterre qui assistaient à la cérémonie.

Et il écrivit un protocole d'autopsie très détaillé sur l' « Histoire de la maladie et de la mort de madame » (*Voir Appendice*).

Une si heureuse fortune suscitait des jalousies et M. Bourdelot n'eut pas que des amis ; Sorbière, un atrabilaire grincheux, écrivait : « Il me semble, quand je vois l'abbé Bourdelot, voir Hippocrate qui ne peut pas s'empêcher d'exercer la médecine après avoir changé de profession et s'être mis hors de la nécessité de l'exercer pour l'avancement de ses affaires, que je vois un moine défroqué et rentré dans le monde qui ne peut s'empêcher d'aller encore à la quête et de porter besace, ou un gadouard qui après avoir acquis de quoi se passer de son métier, ne se peut pas empêcher, en ses vieux jours, de fréquenter des fosses d'aisement et de manier ou sentir la matière qu'on y rencontre. Dieu le garde de mal avec ce bon goût et noble sentiment ! Il faut se plaire extrêmement au galimatias, au mensonge et à la conviction d'ignorance qui arrive tous les jours aux médecins pour pratiquer encore, par divertissement, la médecine et faire un métier auquel on devrait être bien aise d'avoir eu le moyen d'y renoncer. Ce qui leurre le bonhomme est l'entrée que cela lui donne chez les gens de qualité et à la Cour où véritablement il est honnête d'entrer ; mais en vérité, quand on peut s'y faire considérer par une autre qualité que celle qu'un médecin volontaire et qui approche fort du charlatan y acquiert, on en est estimé plus honnête homme ».

Gui Patin fut le pire ennemi de M. Bourdelot. Il le tenait pour « un charlatan canonisé par la fortune », dénonçait en lui un « empirique extravagant et hâbleur ».

Il lui faisait surtout grief de croire à la circulation

du sang, d'utiliser l'antimoine avec lequel, disait-il « un seul médecin tue plus de monde que trois hommes de bien n'en sauvent avec les remèdes ordinaires ».

Il lui reprochait de répandre l'usage du quinquina, cette « poudre loyolitique ».

Confondant toute nouveauté avec le charlatanisme, Gui Patin reprocha à M. Bourdelot de soutenir les chimistes et la chimie, « cette fausse monnaie de notre métier » comme il l'appelait.

A celui qui traitait de bourreau quiconque innovait sur Hypocrate et Galien, M. Bourdelot répondit en se glorifiant d'avoir répandu l'usage du quinquina :

« J'ai toujours, dit-il, approuvé l'usage de cette écorce quand la nouveauté la rendait recommandable et même pendant sa disgrâce qui a été longue ».

Si Guy Patin reprochait à M. Bourdelot de s'écarter des règles immuables de la médecine antique, de jeunes opérateurs, au contraire, lui reprochaient de manquer de pratique expérimentale :

« Il y a peu d'hommes, écrivait l'un d'eux, qui aient de si belles idées que celui-ci (M. Bourdelot) et il porterait assurément la médecine à son plus haut point de perfection, si, en raisonnant, on pouvait aller loin dans cette science ».

Mais les savants « qui méditent sans opérer » sont capables des pires errements. Et un traitement imaginé par M. Bourdelot aurait été capable, au dire de son jeune critique, d'empoisonner tous les malades en traitement à l'hôpital de la Charité.

Pour n'être pas en reste de politesse avec eux, M. Bour-

delot portait un jugement sévère sur ces pseudo-novateurs, « cupides et intrigants », qui vivaient de la crédulité publique et tenaient secrètes les recettes de leurs médicaments.

« J'ai vu, écrivait-il à Condé, le médecin dont on fait tant de bruit, qui doit guérir tout Paris, appelé La Baume. Il doit guérir la surdité de Mme la Présidente et celle de la marquise de Traus qui est parente de Mme la Princesse palatine, et après le petit La Fontaine, il doit guérir M. de Mortemart et force malades abandonnés des médecins. J'ai vu ses remèdes. Il a une tisane faite avec des racines qu'il baille à toutes sortes de malades. Et ensuite quatre ou cinq doigts d'eau-de vie, une rouge et une autre.

Il a une tisane purgative. Voilà tout.

Il hait le vinaigre et fait manger des salades avec du verjus. Il ne sait rien du tout. Il parle pitoyablement.

Son royaume sera court. Frère Ange valait encore mieux ».

Fréquemment appelé en consultation avec M. Fagon ou avec M. Valot, M. Bourdelot fut constamment en rapport avec ceux de ses confrères qui représentaient la médecine officielle.

Pour eux, non plus, il n'était guère tendre ; et il ne perdit aucune occasion de faire ressortir leurs erreurs et leurs ridicules. Il ne manquait pas de colporter telle ou telle anecdote qui les mettait en fâcheuse posture. Ainsi, tout au long d'une lettre qu'il écrivait au grand Condé, il conta que le roi, souffrant de la goutte, fit ap-

peler ses médecins et leur montra le pied dont il ne souffrait pas. Les médecins n'en discutèrent pas moins, et fort doctement. Le roi, n'y tenant plus, se mit à rire. La confusion des princes de la médecine eut le don de susciter chez M. Bourdelot une hilarité dont la lettre nous donne encore un écho sonore.

C'est à ces médecins officiels que M. Bourdelot reprochait par-dessus tout de s'endormir dans la routine.

Une longue lettre qu'il écrit à un de ses confrères nous donne son sentiment là dessus.

« Les médecins de Paris, écrit-il, demeuraient jadis avec obstination dans leur simplicité galénique et dans la stérilité des remèdes... Ils jouissaient en repos du fruit d'une domination établie et jamais ils n'ont donné les mains à aucune nouveauté si ce n'est quand ils y ont été forcés...

Je leur ai proposé cent remèdes curieux et des expériences fort utiles pour le soulagement des malades. Ils y prêtaient un peu l'oreille au commencement ; ils m'interrompaient au milieu de mon discours et me disaient : « ce n'est pas là notre coutume, ou cela ne vaudra rien ».

Ils avaient bien leurs raisons, ils me voyaient curieux, faisant habitude avec les chirurgiens, tenant académie de physique et de médecine.

On m'écoutait avec plaisir à la Cour. Ils ne voulaient pas qu'aucun remède nouveau vînt de ma part. Ils prirent même le soin d'avertir des malades d'importance

qu'il était dangereux de se servir d'un homme qui faisait des conférences publiques parce que je pourrais faire sur mes malades des expériences nouvelles. Ils m'appelaient le Calvin de la médecine, comme si les lois de cet art étaient venues d'en haut et qu'elles fussent d'une vérité éternelle ».

Cette lettre nous éclaire d'un jour singulier sur les griefs que nourrissait contre M. Bourdelot la majorité du corps médical.

Au temps où les médecins voulaient faire de leur art un art hermétique, impénétrable au profane, à l'époque où chacun d'entre eux avait sa formule secrète, n'était-il pas scandaleux, à leurs yeux du moins, de « tenir des conférences publiques, sur des sujets médicaux ! »

Peut être aurait-on pardonné à M. Bourdelot de parler médecine dans un cénacle mondain ; mais la mesure fut à son comble lorsqu'on sut quelle part active, il avait prise dans la fondation du *Journal des nouvelles découvertes sur toutes les parties de la médecine* le premier périodique médical qui fut publié en France.

Si M. Bourdelot ne fonda pas, à proprement parler, ce journal, il en fut le meilleur et le premier protecteur.

Il en fut aussi le principal collaborateur. Ses articles étaient d'ailleurs fort goûtés. « Ses moindres productions, écrit M. de Bligny, le rédacteur de ce journal, passent pour des ouvrages achevés et recueillir comme je fais, ce qu'il écrit touchant la médecine, c'est préparer à la postérité les plus rares monuments d'un siècle où cette science semble reprendre son premier lustre ».

Le journal fut éphémère, il ne vécut que deux ans, mais l'exemple était donné.

Un nouveau moyen de discussion et de propagande était fourni aux médecins, et, comme l'écrivait M. Bourdelot, c'était « la véritable voie pour faire de belles découvertes et enrichir nos connaissances ».

CHAPITRE VII

—

LA VIEILLESSE ET LA MORT

La vieillesse avec son cortège de maux s'abattit sur M. Bourdelot sans diminuer son activité universelle.

S'acheminant vers sa soixante-quinzième année, il eut le plaisir de voir ses confrères, Fagon en tête, rendre hommage à ses mérites. Nulle insinuation méchante ne vint plus troubler sa sérénité de philosophe. Sa réputation de savant et de poète ne souleva plus de jalousies haineuses.

A peine de temps en temps, « les impertinences de ses moines » altéraient-elles sa belle humeur.

Le 5 février 1685, il mourut après une courte maladie.

Il avait voulu, le 13 janvier, se purger ; par erreur, le domestique lui fit absorber un morceau d'opium avec de la confiture de roses ; il fut à demi empoisonné. Languereau, son confrère, appelé d'urgence le trouva dans « un coma vigil qui approche fort la téthargie ». On le jugea si mal qu'on lui donna l'extrême-onction.

Mais le 16, M. Bourdelot ressuscité, refusa saignée et confession. Trois jours après, il était « levé et assis dans une chaise près de son feu » parlant « d'assez bon sens » bien que difficilement.

On insista pour qu'il consentit à se laisser saigner et confesser.

Le 24, il avait retrouvé sa bonne mine, et recevait lui-même les nombreux amis qui venaient s'enquérir de sa santé.

Il ne lui restait de son mal qu'une brûlure du pied, due à une bouillotte trop chaude dont on l'avait réchauffé pendant les premiers jours de sa maladie.

Cette lésion minime que Languereau déclarait d'aucune conséquence, au lieu de guérir, empira.

La suppuration s'installa dans la plaie ; pansements incisions, rien n'y fit. On craignit la gangrène.

L'événement confirma ces craintes. M. Bourdelot devint si faible qu'on n'osa plus lui parler.

Le 5 février, saigné et administré, le vieux médecin déclara en mourant : « Personne n'aura plus sujet de se plaindre de moi, ayant satisfait au temporel et au spirituel abondamment « et l'abbé de la Victoire écrivit au grand Condé : « Le pauvre Bourdelot est mort ce matin à quatre heures avec tous les sentiments d'un chrétien » (1).

---

(1) Le docteur Cabanès dit avoir de bonnes raisons pour penser que M. Bourdelot est mort dans l'impénitence finale. « Son cerveau, écrit-il, était déjà très affaibli quand les prêtres pénétrèrent auprès de lui » (*Pro Médico, 1926, N. 3*).

M. Bourdelot était mort dans « l'aurea médiocritas » de l'honnête homme.

Il institua pour héritier principal son neveu Pierre Bonnet « à la charge qu'il prendra le nom de Bourdelot ».

Il lui laissait sa bibliothèque, d'assez fortes sommes en numéraire, quelques bijoux, quelques souvenirs.

Soucieux du devoir professionnel, il écrivit dans son testament : « Je prie mes parents de brûler toutes lettres écrites à moi par des femmes, y ayant dedans des avis de maladie qu'il n'est pas bien ni de la décence que l'on voye ».

Enfin son neveu, médecin comme lui, dut publier certaines « observations » que la mort ne laissa pas le temps à M. Bourdelot de publier lui-même.

Nous n'en avons pas trouvé la trace.

APPENDICE

Relation de la Maladie, Mort et Ouverture du corps de Madame. par M. l'Abbé Bourdelot, Médecin (1).

Dimanche 29 juin 1670, entre quatre et cinq heures du soir, Madame, après s'être promenée dans le salon de Saint-Cloud, se plaignoit d'une douleur de côté, dont elle étoit incommodée depuis quatre ou cinq jours, et ne laissoit pourtant de se baigner dans la rivière : la douleur s'augmentant, elle demanda à boire d'une eau de chicorée, dont elle avoit accoutumé d'user pour se rafraîchir, depuis quelques jours ; Madame Desbordes, sa femme de chambre, lui en apporta plein sa tasse, qu'elle prit en présence de Madame de Mecklebourg, Madame de Gourdon, sa Dame d'Atour, qu'on avoit été quérir, où elle jouoit : lui ayant présentée, dès que Madame l'eut bue, elle s'écria qu'elle étoit empoisonnée, témoignant avoir de grandes tranchées ; et comme elle répétoit souvent, qu'il falloit qu'on l'eût empoisonnée par mégarde, Madame Desbordes alla prendre dans la garde-robe la bouteille d'eau de chicorée et la coupe où Madame avoit bu, qu'elle emplit devant Son Altesse Royale, et la but ; Madame de Mecklebourg en but aussi, ce qui a ôté tout soupçon, que cette eau eût rien de méchant. Madame continua à se plain-

(1) Cf. p. 36.

dre se jetant sur un lit, avec des foiblesses et des envies de dormir ; elle vomit souvent, mais en petite quantité, c'étoit plutôt irritation que vomissement ; elle n'alla point à la garde robe, que par quatre lavements qui ne lui firent rendre que fort peu de matières dures : les douleurs continuant d'une cruauté incroyable, les Médecins lui firent prendre de l'orviétan, de la poudre de vipère, et même de l'huile : on la saigna du bras, et ensuite du pied, sans pouvoir lui tirer de sang ; mais rien ne la soulageant, Madame disant toujours qu'elle alloit mourir, on eut recours au Confesseur. Le Curé de Saint-Cloud vint la confesser ensuite ; comme elle avoit envoyé quérir M. Feuillet, Prédicateur, qui est relégué à Saint-Cloud, son lieu natal, homme sévère, et qui n'épargne personne, lequel a dit depuis, qu'on ne pouvoit avoir des sentiments plus chrétien qu'avoit Madame, laquelle témoigna des tendresses incroyables à Monsieur, qui par ses soins, assiduités, inquiétudes, embrassements et pleurs, témoignoit les vifs sentiments qu'il avoit de son mal, et le regret qu'il avoit de la perdre ; les douleurs parurent un peu s'apaiser, dont quelqu'un ayant voulu parler à Madame, elle dit qu'elle les sentoit de même, mais qu'elle n'avoit plus la force de s'en plaindre. M. Brayer, Médecin, étant arrivé de Paris, sur les onze heures ou minuit, lui touchant le bras, ne trouva plus de pouls ; il lui toucha le ventre, où elle n'avoit plus de douleurs, ce qui lui fit connaître qu'elle ne vivroit pas long-temps, le sentiment y étant éteint ; car auparavant, sitôt qu'on en approchoit la main, c'étoient des cris épouvantables, et que l'on dit que la douleur étoit si cruelle dans les flancs, qu'elle y portoit incessament les mains, et vouloit se déchirer la peau. Vers une heure après-minuit, M. Bossuet, Evêque de Condom, y arriva ; il l'exhorta quelque temps et se mit à prier Dieu : il sembla qu'elle fût plus tranquille, on la laissa quelque temps en repos, après avoir reçu l'Extrême-Onction, qu'elle avoit demandée. Mais entre deux et trois, on vit que les yeux lui tournoient dans la tête,

c'est qu'elle expiroit : on y accourut ; elle dit à M. Feuillet : C'est fait, et elle rendit le dernier soupir.

Ce fut un cri de Monsieur, fondant en pleurs, et de tous les Domestiques, qui fit un spectacle le plus horrible qu'on ait jamais vu ; car, outre la perte que l'on faisoit, une maladie si courte et si douloureuee donnoit de l'étonnement, et pouvoit faire penser à quelque chose d'étrange. Monsieur, à la prière de tous ses domestiques, se résolut d'aller à Paris, et donna ordre à M. Brayer, qui étoit là, d'amener de Paris six des plus fameux Médecins et Chirurgiens, pour ouvrir le corps, et dresser le rapport de la cause de son mal ; en même-temps, il fit avertir M. l'Ambassadeur d'Angleterre, afin qu'il assistât à cette ouverture, le priant d'y amener des Médecins et Chirurgiens Anglois, s'il y en avoit de ceux de sa nation, qu'il jugeroit à propos.

L'ouverture devoit se faire à sept heures du soir, mais comme toutes choses se font plus tard qu'on ne résout, afin que l'ouverture se fit au grand jour il l'envoya prier de s'y trouver à cinq heures ; il y amena Messieurs du Lisburi et Amilthon, avec un Médecin et un Chirurgien du Roi d'Angleterre ; il y trouva M. l'Abbé de Montaigu et autres Anglois qui y étoient survenus : M. l'Ambassadeur attendit plus de deux heures. Enfin, on pressa M. Ivelin, Médecin ordinaire de Madame, de faire ouvrir le corps, il dit qu'il avoit ordre de Monsieur d'attendre Messieurs Vallot et Félix, lesquels retardant beaucoup à venir, M. l'Ambassadeur s'impatienta ; alors, Mesdames la Maréchale de Clérambault, Comtesse Duplessis, d'Albon, de Brégi et de Bourdon, toutes personnes affectionnées pressèrent fort d'ouvrir le corps avant l'arrivée de Messieurs Valot et Félix : mais comme on représenta que le Roi avoit commandé qu'ils y vinssent, M. l'Ambassadeur ne témoigna plus tant d'impatience, et les Dames dépêchèrent à toute bride un Garde pour aller quérir Messieurs Vallot et Félix : ils vinrent accompagnés de Messieurs Daquin, le jeune, la Chambre, et le fils de M. Félix, qui fit l'ouverture.

Le corps fut mis dans l'antichambre, au grand jour, Monsieur l'Ambassadeur, avec les Seigneurs Anglois, étoient aux pieds, le Médecin et le Chirurgien Anglois étoient à la droite et M. Bourdelot à la gauche, y étant venus par ordre, leur expliquant tout ce que le Chirurgien découvroit en faisant la dissection ; M. Vallot étoit à côté du jeune Félix, ayant derrière lui Messieurs Daquin, la Chambre et Brayer ; Messieurs Blondel, Petit, le Vasseur et le Bel, Médecins, environnoient la table ; M. Ivelin étoit vis-à-vis du jeune Félix.

Le corps fut découvert ; on trouva le ventre bouffi ; les bouts des doigts étoient déjà noirs ; le flanc gauche fort meurtri, parce que le corps avoit été long-temps sur ce côté là, ou parce qu'elle s'étoit meurtrie avec les mains, par l'excès de la douleur : il n'y avoit rien au dos que le Chirurgien Anglois désirât voir ; le visage demeura toujours couvert. Au premier coup de ciseau que l'on donna dans le ventre, à la région de l'estomac, il en sortit une puanteur horrible, et le ventre s'abaissa beaucoup ; on continua l'ouverture jusqu'à la serviette, qui était au dessous du nombril : les intestins parurent tous boursoufflés, quelques-uns de très mauvaise couleur, livides, et tendans à la gangrène, entr'autres, l'illion : la partie des intestins, qui étoit près de la vessie du fiel, étoit toute teinte d'un jaune ardent ; au fond des intestins, sous le diaphragme, étoit répandue une liqueur jaune blanchâtre, que tous les Médecins appellent sanieuse et bilieuse, provenus de la fœtiause, que l'on avoit sentie ; mais on ne trouva ni ulcère ni fonds de vomique ; de sorte qu'apparemment c'étoit une sérosité bilieuse et chyleuse, qui s'étoit extravasée, et tombée hors des intestins par l'impétuosité de la bile, qui étoit en fermentation ; on trouva le foie d'un jaune fort éteint et cendreux, couleur de ventre de biche, avec une substance mollasse, ce qui fit récrier tout le monde à admirer qu'elle eût pu vivre avec un si méchant foie ; la rate étoit assez bonne, et même les reins, dont le gauche étoit tant soit peu flétri ; on ouvrit la poitrine, on trou-

va les poumons engorgés d'un sang noir, qui paroissoit échauffé et brûlé, le gauche étoit attaché aux côtés, et comme on l'ouvrit, on trouva la partie supérieure sanieuse, il fallut regarder l'estomac et l'œsophage, où probablement devoit être plus visible la cause de la mort : le ventricule parut au dehors, très bien conditionné ; la substance étoit ferme et blanche, comme doit être une membrane ; il fut ouvert par-dessus, tout du long, on y trouva quantité de bile glaireuse, haute en couleur, qui enduisoit tout par-dedans ; on poussa le ciseau jusqu'au haut de l'œsophage, qui étoit tout rempli d'une même humeur jaune qui montoit jusques à la bouche : l'orifice inférieur de l'estomac et l'intestin duodénum étoient tout plein de même humeur, et même gorgés de bile épaisse, qu'on eût amassée à la cuiller ; toute cette bile venoit de la vessie du fiel, qui étoit grossie extraordinairement, et remplie.

Il y a apparence qu'il y avoit long-temps que cette bile se couvoit, que peu à peu elle avoit rempli la vessie du fiel, où elle s'étoit échauffée, et peu après, s'étoit répandue dans les parties voisines ; et qu'enfin, ayant bouillie et fumée, elle avoit inondé l'estomac, l'œsophage, lesquels picottant éternellement, lui donnoit une perpétuelle envie de vomir, et comme elle séjournoit, elle imprimoit une chaleur insupportable, par son feu, sa pourriture et son acrimonie ; aussi, Madame se plaignoit d'un feu et douleur cruelle, non du ventre, mais de l'estomac jusqu'à la gorge

On ne lui trouva aucun aliment dans le ventricule, en ayant vomi si peu qu'elle avoit ; mais comme c'étoit un corps sec, elle n'avoit que de vaines irritations de vomir, qui servoient encore à filtrer la bile dans les fibres du ventricule et de l'œsophage, et par la contention et effort, lui enfloit les lèvres et les joues ; l'expiration de cette méchante bile couvée se portant au cœur causoit ses défaillances, d'autant plus que nul aliment nouveau ne recréoit ses forces, car elle vomissoit ce qu'on lui donnoit, et comme l'eau qui tombe dans

la chaux, la fait fumer, l'eau et le bouillon qu'on lui donnoit, faisoient de même, et servoient à faire infiltrer dans ses parties, en l'atténuant, aussi sentit-elle ses douleurs renouvellées quand elle prit un bouillon ; cette bile était fort irritée, montant toujours en haut, et les remèdes qu'on lui donnoit n'ont jamais pu la faire descendre, ni même une médecine faite avec séné et sirop de fleurs de pêchers qu'on lui donna, voyant que les cordiaux ne réussissoient pas, de sorte que la bile irritée, abondante et bouillonnante, est la véritable cause prochaine de sa mort. La maladie a été un *colera morbus* très violent lequel, en peu d'heures, a emporté cette Princesse. Cette maladie et son succès funeste sont fort ordinaires, l'été, aux corps mal habitués et intempérés, qui ont beaucoup travaillé et veillé, sans avoir gardé aucun régime de vivre, ce qui est arrivé à feue Madame, qui, depuis son voyage de Flandre et d'Angleterre, jusques à son retour, n'a peut-être dormi chaque nuit que trois heures : ajoutez à ces causes, les chagrins qui suspendent la bile, mais sur-tout l'agitation de la mer l'émeut ; beaucoup de gens ont été malades très long-temps par agitation de la bile, pour n'avoir pas vomi dans la navigation. Le Chirurgien du Roi d'Angleterre a dit en avoir vu mourir quantité, et quelques-uns même de tombés paralytiques.

On dit aussi qu'elle prit du chocolat en passant la mer, dont elle se sentit fort échauffée ; peut-être aussi que le chagrin que j'ai dit, peut y avoir contribué, car il couve et réserve la bile, laquelle se pourrit, et échauffe autour de l'estomac. Aussi Madame, depuis quelque temps, n'avoit plus d'appétit : les fraises, le matin, lui faisoient mal au cœur, et tomboit souvent en défaillance toutes les après-midi ; elle était quatre ou cinq heures couchée sur des carreaux, ne pouvant se soutenir, ce qui témoignait un grand appareil de maladie ; elle se sentoit aussi un grand feu au-dedans, pour lequel éteindre, elle se baigna deux ou trois fois dans la rivière, quoiqu'on l'en dissuadât : le froid de l'eau a pu

empêcher la transpiration, et faire bouillir la bile en-dedans. Tous les Médecins et gens de la Profession sont convenus de cette cause de mort, et M. Bourdelot l'a fait comprendre à M. l'Ambassadeur d'Angleterre et Milords qui étaient là. Il arriva, par mégarde, lors de la dissection, que la pointe du ciseau fit une ouverture à la partie supérieure du ventricule, sur laquelle ouverture beaucoup de gens se récrièrent, demandant d'où elle venoit, le Chirurgien dit qu'il l'avoit faite par mégarde ; et M. Vallot dit avoir vu, quand le coup avoit été donné. M. Bourdelot fit voir que cette ouverture avoit été faite en disséquant ; car la peau, au bord de cette ouverture, n'étoit ni cautérisée, ni enflammée, ni avec veines gonflées autour de la peau, n'étoit point bouffie, ni épaisse, ce qui arrive aux plaies qui sont faites dans les corps vivants.

De toute cette Relation et Discours, il résulte que Madame est morte du coléra morbus, dont les causes sont très connues, et l'effet ordinaire ; ce qui ne laisse aucun soupçon de poison lent ni actif. On ne sauroit croire combien cette mort afflige tout le monde. Le Roi et la Reine qui vinrent voir Madame, dans les agitations de son mal, en parurent si fort touchés, qu'ils fondoient en larmes. Leurs Majestés en cent rencontres depuis la mort de Madame, en ont parlé avec des regrets cuisans, et même ont encore pleuré avec Monsieur, quand ils sont venus pour le consoler.

Ce Prince est outré de douleur ; c'est un deuil pour tout Paris, où elle étoit adorée. C'étoit le support des personnes de mérite, ne perdant point d'occasion de les faire valoir ; elle étoit l'arbitre de tous les ouvrages d'esprit. Tout le monde lui faisoit la cour : et c'étoit là où toutes les personnes de qualité se trouvoient : les Etrangers, sur-tout les Anglois, la regrettent pour l'accueil favorable qu'ils en recevoient. Enfin, personne n'a été si universellement regrettée.

Les recherches récentes, notamment celles du Dr Cabanès tendent à démontrer que Madame est morte d'une perforation d'ulcère gastrique » (Félix n'aurait pas en réalité, ouvert le « ventricule » au cours de la nécropsie).

Le regretté Pr Pozzi, incline plutôt à penser qu'Henriette d'Angleterre serait morte d'une rupture de grossesse extra-utérine.

Quoi qu'il en soit, nous ne prendrons pas parti et nous renvoyons pour plus de détails à l'étude même du Dr Cabanès sur la mort de Madame.

CONCLUSION

Avec le recul du temps nous pouvons juger M. Bourdelot plus sainement que ne le firent ses contemporains.

Il eut assez de bon sens, à l'époque où la médecine comptait deux écoles, pour se garder des erreurs de l'une et de l'autre doctrine.

Aux dogmatiques, qui déclaraient l'expérience « vile et abjecte » les empiriques opposaient des découvertes fantaisistes, des expériences abracadabrantes.

Parmi eux, M. Bourdelot put se flatter de tenir le juste milieu. Il comprit l'immense valeur de l'expérimentation scientifique. Mais il comprit également de quel contrôle rigoureux une telle expérimentation doit être entourée.

Esprit avide de connaissance, il eut le désir de faire profiter ses contemporains de son savoir. Il souhaita les échanges scientifiques désintéressés, et cela n'était pas une idée courante à son époque.

Enfin sans être un grand médecin il eut l'originalité de préférer les régimes aux remèdes ; et d'ailleurs, les régimes prescrits par M. Bourdelot ne sont jamais ridicules.

Véritables cures de désintoxication, ils durent être souvent utiles à des organismes plus ou moins délabrés par la bonne chère. Et les habitudes de goinfrerie de l'époque justifient en partie le large usage que M. Bourdelot fit de la purge.

Parmi beaucoup d'observations baroques, on trouvera souvent chez M. Bourdelot l'idée juste, le raisonnement logique, l'application d'un principe assez conforme aux tendances de la science moderne.

Nous l'avons vu assurer l'étiologie hépatique de certaines crises d'asthme, à l'encontre de l'opinion généralement admise à son époque.

Si, pas plus qu'en poésie, il ne laissa de traces durables en physique et en philosophie, il n'est pas douteux que par son Académie il ait contribué au progrès des connaissances humaines.

Enfin, il eut l'esprit large et tolérant. Il sut garder sa bonne humeur et sa dignité parmi les tristesses de l'âge, et sut mourir le sourire aux lèvres.

Vu, *le Doyen*, Vu, *le Président de la thèse*

H. ROGER. MÉNÉTRIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Le nom de M. Bourdelot revient souvent dans les correspondances les mémoires du XVII^e^ siècle (souvenirs de Huet — l'évêque d'Avranches, Lettres de Guy Patin, de Bussy-Rabutin, de Mme de Sévigné ».

II. — *A notre époque.*

1) *Hist. des princes de la maison de Condé* (d'Aumale).

2) *Etude sur la reine Christine* (A. Barine).

3) *Trois éducations princières au XVII^e^ siècle* (Cherot).

4) *Légendes et curiosités de l'Histoire* (D^r^ Cabanès).

5) *La Bruyère de la maison des Condé* (Allaire).

6) *Trois familiers du grand Condé* (Lemoine et Luchtemberger)

III. 1). — Correspondance de Mazarin.

2) Correspondance Bourdelot-Saumaize.

3) Correspondance Bourdelot-Condé (Arch. Chantilly).

IV. 1). — Conversations de l'académie de M. Bourdelot contenant diverses recherches, observations, expériences, raisonnements de physique, médecine, chimie et mathématique le tout recueilli par le sieur Le Gallois, et le parallèle de la physique d'Aristote et de celle de Mons. Descartes lu dans la dite académie. Paris 1672, Biblioth. nat. R. 13.758 ; Paris 1673, Biblioth. nat. R 41.354.

2) *L'Histoire de la maladie et de la mort de Madame*, par M. Bourdelot que nous avons citée en entier

3) Comment s'éteignent les familles princières (Dr Bienvenu, *Médecine internationale*, 1923 27).

TABLE DES MATIÈRES

Portrait de M. Bourdelot 8
Avant-Propos 9
Introduction 10
Chap. 1. — La vie aventureuse de M. Bourdelot 11
Chap. 2 — M. Bourdelot médecin du Grand Condé. — Les idées de M. Bourdelot sur la goutte 17
Chap. 3. — M. Bourdelot à l'Hôtel des Condé 22
Chap. 4. — La clientèle de M. Bourdelot 36
Chap. 5. — L'Académie de M. Bourdelot 43
Chap. 6. — La renommée de M. Bourdelot. — Ses rapports avec ses confrères. — Le « Journal des nouvelles découvertes » 48
Chap. 7. — La vieillesse et la mort 55
Appendice 58
Conclusion 67
Bibliographie 69

(1928) Saint-Amand (Cher). — Imprimerie A. CLERC.